



Le Général PORFIRIO DIAZ, Président de la République Mexicaine.

UNE PAGE D'HISTOIRE

L'Indépendance MEXICAINE

Ses Causes Immédiates (1808)

Le Mexique a célébré hier avec un éclat en harmonie avec l'importance de l'événement, le centenaire de son Indépendance.

On lira avec intérêt la page ci-dessous qu'a publiée notre sym patique confrère le Courrier du Mexique dans son Numéro-Souvenir du 14 Juillet dernier, et que nous lui empruntons :

Il n'est pas exact d'affirmer, comme le font généralement les historiens français, que le mouvement insurrectionnel qui prépara l'indépendance du Mexique, ait eu pour cause la grande crise révolutionnaire qui bouleversa la France en 1789.

La chute de Ferdinand VII, les Espagnols, pour exciter, par tous les moyens, le patriotisme national contre les Français, répandent à profusion des écrits dans lesquels on fait appel à l'influence religieuse, aux droits de la nation. Les doctrines contenues dans ces publications produisent partout un effet inattendu ; elles dissipent les ténèbres dans lesquelles vivent les colonies ; elles suscitent l'éveil du peuple et préparent l'indépendance de toute l'Amérique espagnole.

Joseph Bonaparte a été placé par Napoléon sur le trône des rois catholiques. Il règne, mais de non seulement toute la nation se soulève. Les provinces constituent des juntes indépendantes et chacune d'elles veut diriger la nation.

Iturrigaray renvoie la proposition à l'Audience. Celle-ci, qui est exclusivement composée d'Espagnols, refuse d'y donner sa sanction. Elle craint qu'une assemblée nationale n'accorde à l'élément mexicain des droits dont il a toujours été privé.

résiste. Un conflit va surgir. Il éclate dans la nuit du 16 septembre 1808.

Les Espagnols séduisent la garde du palais ; ils pénètrent au nombre de trois cents dans la chambre du vice-roi, s'emparent de sa personne, l'enferment avec deux de ses fils dans les prisons de l'Inquisition, tandis qu'ils confinent dans un couvent, sa femme et ses autres enfants.

Ce coup d'Etat exaspère la population mexicaine. Les Espagnols s'organisent en troupe pour se défendre et il se forme alors deux partis bien tranchés : les "gachupines" et les "guadalupans". La lutte est sourde d'abord. Des complots se trament, de vastes conspirations s'organisent ensuite, et finalement éclate la formidable insurrection de Guanajuato.

Dans un village du Guanajuato est un vieux prêtre qui consacre sa vie à la prière et à l'amélioration du sort de ses ouailles. Grâce à lui, les cotons de Dolores se couvrent de belles vignes et de mûriers et l'Indien jouit d'un bien-être qu'il n'a jamais connu jusqu'à là.

Quelques jours après, à la tête de quarante mille Mexicains, sans discipline et mal armés, il marche sur Guanajuato, s'empare de cette ville de soixante quinze mille âmes, passe au fil de l'épée la garnison et s'empare d'un trésor de 3 millions de piastres.

Le 28 octobre 1810, Hidalgo est à Toluca. Il vient de battre Trujillo à Las Cruces, quand il apprend que Mexico ne le soutiendra pas. Il se retire alors vers l'intérieur, poursuivi par le viceroi Calleja qui l'atteint dans les plaines d'Aculco et met son armée en déroute. Calleja entre en vainqueur à Guanajuato où il massacre, à titre de représailles, nombre de Mexicains, hommes, femmes et enfants.

Hidalgo a réorganisé ses bandes. Il marche sur Guadalajara, s'empare de la ville et dirige l'échec de Calleja. Cette fois la victoire des Espagnols est complète : les Mexicains sont anéantis et leurs chefs : Hidalgo, Allende et Abasolo se dirigent à marches forcées, vers la frontière des Etats-Unis.

Telle est la courte mais héroïque carrière de ce prêtre patriote,

Morelos (1813)

A la mort d'Hidalgo surgit toute une pléiade de patriotes. A la tête d'insurgés qui ne sont plus ces bandes disciplinées du curé de Dolores, mais des troupes que le malheur et l'expérience ont aguerries. Ces patriotes se nomment Morelos, Matamoros, Galeana, Guerrero, Bravo, Mier et Teran.

Arrêtons nous à la plus belle et à la plus noble de ces figures et contempnons-la un instant. Morelos, fils d'un Indien, est curé de Caracuero quand l'insurrection éclate. A la mort d'Hidalgo qui en avait fait un de ses lieutenants, il est nommé généralissime et fait preuve, dans cinquante combats de véritables talents militaires. Simple, affable, désintéressé, il s'efforce d'introduire un peu d'humanité dans la guerre qui désole le pays, et maintes fois il propose à l'ennemi l'échange des prisonniers.

Pour donner aux opérations militaires un ensemble dont elles ont besoin, il convoque un congrès. Sous son impulsion l'insurrection s'étend à tout le pays, et bientôt les insurgés sont maîtres de la moitié du Mexique.

Assiégé par Calleja dans Cuautla dont il organise la défense avec autant d'énergie que de talent, il tient tête aux Espagnols pendant trois mois. Seule, la famine peut briser sa résistance. Cependant il ne se rendra pas. La nuit du 2 mars 1813, il opère sa retraite avec tant d'habileté que l'ennemi ne s'en est même aperçu.

A la fin de 1813, les insurgés sont maîtres de la moitié des villes du Mexique. L'insurrection triomphe, et Morelos rêve de doter son pays d'un gouvernement populaire et régulier. C'est alors qu'un congrès composé de douze députés des provinces, s'installe à Zitacuaro et y tient sa première séance le 13 septembre 1813. Mais Morelos a commis une grande faute en plaçant un pouvoir discuté à côté du pouvoir agissant. Le congrès ne tarde pas, en effet, à imposer sa volonté aux généraux. Il disperse les forces qu'il eût fallu réunir et bientôt l'insurrection est battue en détail.

Calleja s'empare de Zitacuaro. L'assemblée nationale, chassée de ville en ville, s'arrête à Chilpancingo où elle achève la Constitution et proclame l'Acte de l'Indépendance. Calleja réussit à s'emparer du document et l'envoie au conseil royal qui le fait brûler par la main du bourreau.

En 1815, Morelos entreprend, à la tête de 500 hommes, l'expédition de Tehuacan. Il lui faut traverser deux cents lieues de pays occupé par les royalistes pour rejoindre Teran et Guerrero qui ont concentré dans la province de Puebla des forces imposantes. Quand il arrive à Texmelucan, des espions avertissent secrètement le commandant espagnol le plus voisin, et le 5 novembre Morelos est surpris de voir déboucher des montagnes environnantes deux corps d'Espagnols qui viennent l'attaquer. Il ordonne alors à Bravo de protéger la fuite du congrès et re-te-soulève, avec cinquante hommes, pour attendre l'ennemi. Il est fait prisonnier et fusillé le 22 novembre. Avant de mourir, il murmure cette sublime prière : " Seigneur, si j'ai fait le mal, vous le savez ; si j'ai fait le bien, vous le recommandez à votre miséricorde ! "

Si ce héros eût vécu quelque temps encore, il eût sûrement réalisé l'indépendance de son pays. Il disparut avant d'avoir accompli sa tâche, mais en laissant dans l'Histoire un nom glorieux.

A sa mort, la confusion se met dans le parti insurgé et la dissidence parmi les généraux. Durant trois ans encore, les Mexicains, tour à tour commandés par Guerrero, Victoria, le Père Torrens, l'Espagnol Mina et les Français Jean Arago et Adrien Woll, continuent de combattre, parfois vainqueurs, le plus souvent battus, jusqu'à ce qu'enfin l'insurrection est écrasée à Los Remedios.

Guerrero et Turbide (1821)

Je me trompe. La cause de l'indépendance n'est pas perdue. Il reste encore au Mexique une poignée d'hommes pour la défendre, et ces hommes ont pour chef un héros, un vétéran des luttes insurrectionnelles. Guerrero ! C'est le dernier chef insurgé. Il a assisté à d'éclatants triomphes et vu, aussi, de sanglantes défaites. Ses amis sont tous tombés autour de lui, et il est maintenant seul sur la brèche résolu à mourir et à s'enlever sous les ruines de la patrie.

Il est retiré, comme dans un repaire, dans les montagnes du Sud et y fait la guerre de guérillas. Il n'a avec lui que cent cinquante indiens, et avec cette poignée d'hommes il fait des prodiges. Une nuit, il aperçoit, du haut d'un plateau, les feux d'un campement. Il y a là 1,500 Espagnols.

Le héros n'hésite pas, il fond sur l'ennemi comme un aigle sur sa proie. Le surpris pendant son sommeil, jette la panique dans ses rangs et l'oblige à fuir en débâcle.

La nouvelle de cet exploit parvient à Mexico. Apudaca envoie contre Guerrero le créole turbide à la tête d'une armée, et le chef royaliste atteint le héros insurgé sur les plages du Pacifique.

Et voilà qu'il se passe quelque chose d'étrange. Turbide a des desseins dont il a gardé le secret jusque là, et c'est son adversaire, celui qu'il est chargé de détruire, le vieux luttreur de l'indépendance, qu'il choisit comme confident ! Il demanda donc à Guerrero une entrevue secrète. Le "guerrillero" accourt. Turbide lui dévoile le plan qu'il a conçu. Séduit, le chef insurgé l'approuve, et le 27 février 1821, est lancée à Iguala la proclamation qui commence par ces mots :

" La Nation Mexicaine est indépendante de la Nation Espagnole..... "

Le 27 septembre 1821, à la tête de 16,000 hommes, Turbide fait son entrée triomphale à Mexico, aux acclamations du peuple qui le proclame son libérateur.

Bonheur Manqué.

La cour—comme dans beau coup de vieilles maisons de Paris—était étroite et sombre, et les deux félétres se faisaient vis-à-vis ; mais comme c'était tout à fait au cinquième, le soleil accordait son sourire, le matin, à celle de droite, et, le soir, à celle de gauche ; et, par ce beau mois de juin, elles étaient ouvertes toutes grandes.

Installés à leur ouvrage, chacun chez soi, Adrien Letol, le graveur sur bois, et Rose Robin, la fleuriste, passaient donc toutes les journées l'un devant l'autre. Chaque fois que le voisin regardait la voisine, elle baissait tout de suite sur ses fleurs son joli nez, car elle était honnête fille, toute jeannette et très farouche ; et, lorsqu'elle se risquait pourtant à couler un regard de côté de vingt trois ans, resté ridiculement timide, s'absorbait bien vite, à son tour, dans son travail. Ce mariage durait, au bout d'un mois que le beau temps était revenu ; et, vous ne me croiriez pas si je vous disais que Rose avait regardé en face Henri !

Par exemple, vous me riez au nez et je vous disais qu'Adrien ne s'était pas aperçu que Rose était si siche comme une anémone, et j'ôte à croquer avec son teint clair de brune, son petit nez droit et ses yeux couleur de bois soûlé ; et vous me donneriez un coup de coudé en m'appelant farouche, si je prétendais vous faire avaler que Rose n'avait pas remarqué et ne trouvait pas de son côté l'air bon enfant et la moustache d'or à la Van Dyck de son Adrien. J'aime mieux sans doute vous avouer tout de suite que leur curiosité réciproque s'était éveillée et qu'ils l'avaient tous deux satisfaite. Par la occasion, Rose avait qu'Adrien avait du talent "dans sa partie", et n'était pas mauvais sujet, bien qu'il rentrât quelquefois tard, les soirs qu'il allait à la Brasserie Land avec ses camarades ; et Adrien n'ignorait pas que Rose était seule au monde, parfaitement sage, et vivait très fort de son métier.

Mais ils avaient si peu d'audace que les choses s'étaient arrêtées là. Oui, par ce beau printemps, tandis que, tout près d'eux, dans le carré de ciel bleu orné par les toits, les moineaux pépiaient de joie amoureuse, les deux jeunes gens qui se voyaient chaque jour, de matin au soir, n'avaient encore rien tenté pour se rapprocher l'un de l'autre. A peine osaient-ils, après quelques semaines de ce contact et aient-ils eu l'occasion de se parler, quand ils ouvraient leur fenêtre, d'un léger mouvement de tête et d'un demi-sourire.

Il faut dire qu'Adrien n'était pas seulement retenu par la timidité. A-sûrement, il la trouvait délicate, la petite fleuriste. Mais, en honnête garçon, il n'eût fait dit tout d'abord : "Faudrait épouser !" "Et aussitôt, d'ailleurs, il avait songé : "Pourquoi pas ? " Si marier, avoir une bonne petite camarade, c'était bien séduisant. Mais voilà : le métier n'allait pas si bien : l'artiste n'avait d'économies que ses malheureux billets de mille—récents héritage d'un vieux parent—qu'il gardait en cas de chômage ou de maladie. Pour se mettre en ménage, c'était malgré. Elle lui plaisait pourtant bien, la jolie voisine. Mais, dame ! il hésitait.

Dans le cœur de Rose, la belle mine du graveur et sa moustache blonde avaient fait de beaux ravages. L'amour dans la solitude, cela pousse comme le lierre à l'ombre. Il avait des distractions, le jeune homme. Adrien passait de charmantes soirées, chez

Land, devant les bocks, avec ses amis. On y parlait d'esthétique, on se montait la tête pour les pointillistes, on blaguait M Bon guereau. Tandis que la fleuriste, tout en tortillant entre ses doigts ses brins d'étoffe et de papier, ne songeait qu'à son frère le espoir, à son humble rêve ; elle n'avait rien de mieux à faire que d'aimer le beau garçon d'en face, et, sans qu'elle s'en doutât, son pauvre cœur était pris.

Qu'aurait-il fallu pour qu'on fit connaissance ? Oh ! bien peu de chose ! Si le graveur, en ouvrant sa fenêtre pour y fumer sa cigarette matinale, avait été un peu moins timide, s'il avait dit enfin à l'ouvrière : "Bonjour voisine !" la glace était rompue. On aurait causé, de loin d'abord, à travers la cour ; mais, bientôt, on aurait en des choses très intéressantes à se dire à voix plus basse et de plus près. Là, pour se rejoindre, il n'y avait pas besoin d'avoir des ailes, de franchir l'abîme. Il suffisait de suivre le couloir à droite, encore à droite, et la première porte. Quand Adrien aurait frappé, c'est le cœur de Rose qui eût fait un fameux "toc ! toc !" L'idylle, bien entendu, aurait fini par un mariage, car on était une petite personne qui se respectait ; mais on n'aurait pas traîné, je vous assure, pour se fabriquer soi-même la parure de fleurs d'orange.

Hélas ! le voilà déjà fini, le joli rêve ; elles se sont envolées, les gracieuses chimères ! Un jour, la fenêtre d'Adrien ne s'ouvrit pas. Le lendemain, le samedi, on ne le vit plus. Très inquiète, Rose interroge la portière et apprend que le graveur est parti en emportant sa clef et en disant seulement que son absence pourra se prolonger, qu'on ne s'inquiète pas, qu'il enverra l'argent du terme. Et Rose est bien triste en montant dans sa chambre. Partit ! il est parti sans qu'elle ait même obtenu de lui un regard vraiment amical, un franc sourire. Allons ! Elle s'était trompée. Il n'avait jamais fait attention à elle. Quelle déception ! quel chagrin !

Ce n'était pas absolument vrai. La veille même de son départ, le graveur avait songé sérieusement à entrer en amitié avec sa voisine. Mais, le soir même, — glorieuses que nous sommes ! — il faisait une grosse folie.

Dans un café concert, où il avait écrit une bande de camarades, il était ébloui par la crinière rousse et les lèvres de sang de Blanche Corail, la "gommeuse" au grand chapeau de roses, qui donnait sa représentation d'adieu. Ces amis d'Adrien connaissaient Blanche, lui faisait signe. A peine démaquillée, en costume de voyage, — car elle devait à minuit, prendre le train de Havre, — elle chantait le lendemain, — la bobine rejoignant les rapins, prit un verre de chartrreuse avec eux, et, à peine assise, devora des yeux le beau graveur.

L'artiste resta là bas trois mois, accablé sans cesse de la chantage. Trois mois de misère et de dégoût ! Quinze jours suffirent pour que la toquée de Blanche Corail et la poignée de louis d'Adrien fussent dissipées. Et, alors, quelle honteuse vie de dettes, de bas expédients pour rester près d'elle ! Enfin, après une rupture ignoble, une scène d'indignes, le malheureux fut le courage de faire et de se jeter dans un wagon de troisième, épuisé, rainé — et pour bien des jours.

Au cri d'étonnement presque douloureux de la concubine dégoûtée, son air de fatigue et ses habits en haillons, Adrien ne répondit d'abord que par un brusque : "Où, me voilà !" Mais, soudain, le souvenir de la gentille fleuriste lui revint à la mémoire, il demanda de ses nouvelles. — Mlle Rose ? répondit la portière... Partit depuis trois jours... Les petits d'aujourd'hui de trop, voyez-vous. Une coquette à elle, qui est religieuse à Lyon, s'est décidée à le rejoindre. Elle sera, là bas, sous converse, comme qui dirait servante... Pas gai, n'est-ce pas ? Elle avait les yeux rouges en me disant adieu... Mais quel il eût gagné son pain, tout juste... Et pour une pauvre fille qui est toute seule et qui veut rester sage, le convent, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Dans l'impression de cette nouvelle mélancolique, Adrien remonta chez lui. Mais, en rentrant dans sa chambre, fermée depuis longtemps, il aperçut, sur le corridor, une lettre qu'on avait, sans doute, glissée sous la porte. Surprise, il la ramassa, l'ouvrit et la lut.

Elle ne contenait que ces quelques mots : "Je vous ai attendu trois mois. Adieu. Je vous aime.—ROSE ROBIN."

Land, devant les bocks, avec ses amis. On y parlait d'esthétique, on se montait la tête pour les pointillistes, on blaguait M Bon guereau. Tandis que la fleuriste, tout en tortillant entre ses doigts ses brins d'étoffe et de papier, ne songeait qu'à son frère le espoir, à son humble rêve ; elle n'avait rien de mieux à faire que d'aimer le beau garçon d'en face, et, sans qu'elle s'en doutât, son pauvre cœur était pris.

Qu'aurait-il fallu pour qu'on fit connaissance ? Oh ! bien peu de chose ! Si le graveur, en ouvrant sa fenêtre pour y fumer sa cigarette matinale, avait été un peu moins timide, s'il avait dit enfin à l'ouvrière : "Bonjour voisine !" la glace était rompue.

On aurait causé, de loin d'abord, à travers la cour ; mais, bientôt, on aurait en des choses très intéressantes à se dire à voix plus basse et de plus près. Là, pour se rejoindre, il n'y avait pas besoin d'avoir des ailes, de franchir l'abîme. Il suffisait de suivre le couloir à droite, encore à droite, et la première porte. Quand Adrien aurait frappé, c'est le cœur de Rose qui eût fait un fameux "toc ! toc !" L'idylle, bien entendu, aurait fini par un mariage, car on était une petite personne qui se respectait ; mais on n'aurait pas traîné, je vous assure, pour se fabriquer soi-même la parure de fleurs d'orange.

Hélas ! le voilà déjà fini, le joli rêve ; elles se sont envolées, les gracieuses chimères ! Un jour, la fenêtre d'Adrien ne s'ouvrit pas. Le lendemain, le samedi, on ne le vit plus. Très inquiète, Rose interroge la portière et apprend que le graveur est parti en emportant sa clef et en disant seulement que son absence pourra se prolonger, qu'on ne s'inquiète pas, qu'il enverra l'argent du terme. Et Rose est bien triste en montant dans sa chambre. Partit ! il est parti sans qu'elle ait même obtenu de lui un regard vraiment amical, un franc sourire. Allons ! Elle s'était trompée. Il n'avait jamais fait attention à elle. Quelle déception ! quel chagrin !

Ce n'était pas absolument vrai. La veille même de son départ, le graveur avait songé sérieusement à entrer en amitié avec sa voisine. Mais, le soir même, — glorieuses que nous sommes ! — il faisait une grosse folie.

Dans un café concert, où il avait écrit une bande de camarades, il était ébloui par la crinière rousse et les lèvres de sang de Blanche Corail, la "gommeuse" au grand chapeau de roses, qui donnait sa représentation d'adieu. Ces amis d'Adrien connaissaient Blanche, lui faisait signe. A peine démaquillée, en costume de voyage, — car elle devait à minuit, prendre le train de Havre, — elle chantait le lendemain, — la bobine rejoignant les rapins, prit un verre de chartrreuse avec eux, et, à peine assise, devora des yeux le beau graveur.

L'artiste resta là bas trois mois, accablé sans cesse de la chantage. Trois mois de misère et de dégoût ! Quinze jours suffirent pour que la toquée de Blanche Corail et la poignée de louis d'Adrien fussent dissipées. Et, alors, quelle honteuse vie de dettes, de bas expédients pour rester près d'elle ! Enfin, après une rupture ignoble, une scène d'indignes, le malheureux fut le courage de faire et de se jeter dans un wagon de troisième, épuisé, rainé — et pour bien des jours.

Au cri d'étonnement presque douloureux de la concubine dégoûtée, son air de fatigue et ses habits en haillons, Adrien ne répondit d'abord que par un brusque : "Où, me voilà !" Mais, soudain, le souvenir de la gentille fleuriste lui revint à la mémoire, il demanda de ses nouvelles.

Mlle Rose ? répondit la portière... Partit depuis trois jours... Les petits d'aujourd'hui de trop, voyez-vous. Une coquette à elle, qui est religieuse à Lyon, s'est décidée à le rejoindre. Elle sera, là bas, sous converse, comme qui dirait servante... Pas gai, n'est-ce pas ? Elle avait les yeux rouges en me disant adieu... Mais quel il eût gagné son pain, tout juste... Et pour une pauvre fille qui est toute seule et qui veut rester sage, le convent, c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Dans l'impression de cette nouvelle mélancolique, Adrien remonta chez lui. Mais, en rentrant dans sa chambre, fermée depuis longtemps, il aperçut, sur le corridor, une lettre qu'on avait, sans doute, glissée sous la porte. Surprise, il la ramassa, l'ouvrit et la lut.

Déroulement. Cistronoog, Tenn., 10 septembre.—Un train de voyageurs du Southern Railway parti hier soir à 9 heures de Knoxville a déraillé ce matin près de la station de Laurel par suite d'une erreur d'aiguillage. Un employé et deux voyageurs ont été blessés.

LES MAINS. Les mains, les douces mains, que vous nous êtes chères ! Mains de celles que nous aimons, et que l'on tient dans les sennes pendant l'amoureux entretien. Comme pour retentir les serments, les chimères ! Mains que l'on presse avec une tendre ferveur. Belles comme des fleurs tout fraîchement écloses. Mains mignonnes avec de jolis ongles roses. Trop fièles, croit-on, pour déchirer un cœur. Oh ! les mains, dans l'instant de l'aveu que l'on tente. Les mains blanches que très doucement on saisit Et qui frémissent au baiser qu'elles rosent. Si bien qu'on sent que l'âme est toute palpitante. Mains de la vierge à qui l'on murmure son nom A l'oreille, très bas, et qui rougit, confuse. Et qui tremble, et voudrait s'enfuir, et se refuse.... O mains qui dites oui quand la bouche dit non. Et vous, les tristes mains rugueuses et hâlées Que le fil et l'aiguille ravissent les trous noirs. Mains rouges que rongea l'eau rousse des lavoirs. Mains des mères par la misère harcelées, Qui, pour donner du pain, pas même des joutoux, A l'enfant, nuit et jour poussez, poussez l'aiguille. O saintes mains des pauvres mères de famille. Mains qu'on devrait remplir et baiser à genoux ! Mains des vieilles, mains faibles à la peau jaunée. Qui s'émeuvent parfois d'un lointain souvenir Et qui ne voudraient plus que prier et bénir. Mains augustes déjà de la proche agonie. Et les mains pâles, mains d'ivoire, peu à peu Ralentissant leur mouvement, et qui supplient, Oh ! les mains des mourants, qui s'apaisent et prient ! Les mains pâles des morts qui sont jointes vers Dieu !

AGUSTA GLOSE. La jeune comédienne qui débute demain à l'Orpheum.

Mondanités. M. et Mme George Lapeyre passent le mois de septembre à Fontainebleau. M. et Mme Walter Flower et Miles Marion et Adèle Flower qui ont voyagé en Europe pendant plus d'un an, sont arrivés en Amérique à la fin du mois dernier. Après un séjour au Canada elles passeront quelque temps à New-York et rentreront à la Nouvelle-Orléans en Octobre. M. et Mme Marshall Wallborn et leur famille sont de retour de Biloxi. Mme William Meble et Mme Swan Sullivan et ses enfants passent le mois de septembre à New-York. Mme Félix Couturié est de retour de la Géorgie et va terminer la saison à la Pass Christian chez M. et Mme Charles de B. Claiborne. Mlle Anita Morel part demain pour Chicago où elle sera l'hôte de M. et Mme William Rhet. Mlle Amelie Ellis et à Covington pour quelques semaines. Mme Wilfred Miltenberger et ses enfants passent quelques semaines à la Baie St-Louis. Mme Jefferson D. Hardin et Mlle Gladys Hardin sont à Asheville pour quelques jours. Mme Samuel Trufant et Mlle Sallie Trufant sont de retour de Asheville, où elles ont passé quelque temps en quittant Tate Springs, Tenn. M. Henry McCall est actuellement l'hôte de M. et Mme James P. Kook, à Fort Ouaran, Canada. Mlle Edith Aiken qui vient d'arriver de l'Illinois va passer quelque temps à Biloxi chez M. et Mme George Denegre. Mme John Maginnis et M. William T. Maginnis passent quelques jours à la Pass Christian. Mme Reuben Bush, Jr. et ses enfants sont les hôtes de M. et Mme Reuben Bush, à Presqu'île, leur habitation dans la paroisse Terrebonne. M. et Mme Frank E. Hayne sont partis pour l'Europe mercredi, à bord du Luisiana. Mme John P. Richardson et son fils, M. Edmund Richardson passent quelque temps sur leur plantation, près de Delhi, La.